



Lucrările Seminarului Geografic Dimitrie Cantemir  
Vol. 43, October 2016, pp. 25-32  
<http://dx.doi.org/10.15551/lsgdc.v43i0.02>



## Les géographes et l'utopie : une curiosité libérée par le tournant culturel

Paul Claval<sup>1</sup>

<sup>1</sup>Université de Paris-Sorbonne, France

To cite this article: Claval, P. (2016). Les géographes et l'utopie : une curiosité libérée par le tournant culturel. *Lucrările Seminarului Geografic Dimitrie Cantemir*, Vol. 43, pp. 25-32. DOI: 10.15551/lsgdc.v43i0.02

To link to this article: <http://dx.doi.org/10.15551/lsgdc.v43i0.02>



ISSN: 1222-989X [www.seminarcantemir.uaic.ro](http://www.seminarcantemir.uaic.ro)

© Editura Universității Alexandru Ioan Cuza din Iași, România.

This is an open access article under the CC BY.



## LES GÉOGRAPHES ET L'UTOPIE : UNE CURIOSITÉ LIBÉRÉE PAR LE TOURNANT CULTUREL

Paul Claval<sup>1</sup>

**Résumé.** Pour différentes raisons, les géographes ont longtemps refusé de prendre en compte les représentations – et une forme particulière de celle-ci, l'utopie. La situation a profondément changé. Dans une perspective épistémologique, nous voudrions retracer cette évolution, signaler le tournant majeur des années 1970, et le glissement progressif auxquels on assiste des représentations à l'imaginaire et à l'utopie.

"L'imaginaire, conjugué avec l'expérience, constitue la base même de nos géographies". Ainsi commence l'appel à propositions du Festival International de Géographie de Saint-Dié 2015. Une telle formule, présentée comme une évidence, aurait été inconcevable il y a cinquante ans. Nous voudrions retracer ici la mutation majeure qui a conduit à cette conception de la discipline et montrer comment elle prend en compte une forme de causalité jusque-là négligée : la causalité utopienne.

### 1. La chape positiviste et néo-positiviste, les représentations et l'utopie

La géographie humaine refuse longtemps de prendre en compte les représentations. Il y a à cela des raisons propres à la discipline et d'autres qui sont liées à la position que les géographes cherchent à s'assurer dans le concert des sciences.

L'utopie, c'est un rêve transformé en réalité : les géographes l'ignorent car ils ne s'intéressent qu'au visible, au palpable, à l'observable. Ce faisant, ils négligent un fait essentiel : les hommes qui façonnent le monde cherchent à y imprimer les formes dont ils rêvent. Cette forme de causalité – la causalité utopienne d'Henri Lefebvre – doit être prise en compte si l'on veut que la discipline devienne vraiment humaine. Il faut pour cela surmonter des obstacles considérables, comme nous allons le montrer ici.

(i) La perspective évolutionniste adoptée par les créateurs de la géographie humaine aussi bien en Allemagne (Ratzel) qu'en France (Vidal de la Blache) les conduit à appréhender le devenir de l'humanité depuis ses origines. Les chercheurs partent de la préhistoire et vont jusqu'à aujourd'hui. Une telle échelle temporelle rend impossible l'appréhension directe des processus de décision et des représentations que les hommes mettent en jeu ! Il faut simplifier : dans ses rapports avec l'environnement, l'humanité fait preuve d'innovation à certains moments ; à d'autres, lorsque la force de l'habitude l'emporte ; les hommes se montrent conservateurs et se comportent de manière répétitive.

---

<sup>1</sup> Université de Paris-Sorbonne

Les genres de vie qui assurent la prise que les groupes humains exercent sur les milieux où ils vivent et qu'ils exploitent, combinent ces deux moments, ces deux logiques.

(ii) Pour s'imposer dans un monde académique dominé par les sciences physiques et naturelles, les géographes s'inspirent des méthodes que celles-ci appliquent : ils adoptent une approche positive, fondée sur les faits, et proscrivent ce qui se passe dans la tête des gens : cela n'échappe-t-il pas à l'observation directe ? L'ouvrage de Jean Brunhes, *La Géographie humaine. Essai de classification positive* (1910) est caractéristique de cette orientation. Celle-ci prend des formes différentes avec le temps – on parle de positivisme à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à l'époque de Mach (1905), et de néo-positivisme logique dans l'entre-deux-guerres, où le Cercle viennois lui donne une forme plus subtile -, mais elle domine la discipline de ses premiers pas, dans les années 1880 ou 1890, aux années 1960.

(iii) Longtemps l'attitude des géographes à l'égard de l'utopie reste donc ambiguë : ils s'intéressent à tout ce qui a trait à l'organisation de l'espace et n'ignorent pas les courants de réflexion et les projets auquel les rêves et l'imaginaire donnent naissance. Tenus par les règles épistémologiques qui leur interdisent de s'attacher aux représentations, ils ne peuvent aborder de front ce domaine. Ils ne se sentent à l'aise que lorsque l'utopie se fait réalité, comme cela s'observe dans certaines réalisations en Europe (le familistère de Guise) et surtout aux Etats-Unis. Pour tous ceux qui sont marxistes, le domaine de l'utopie est, de plus, frappé par la condamnation du socialisme utopique.

## 2. L'émergence de nouvelles attitudes

À partir des années 1960, les géographes adoptent d'autres attitudes. La mutation est générale et revêt plusieurs formes.

### *Le cas de la géographie religieuse*

Le refus d'étudier les représentations était spécialement gênant pour la géographie religieuse : comment comprendre des comportements où la foi joue un rôle central si l'on refuse d'étudier celle-ci ? C'était pourtant l'option retenue par Pierre Deffontaines, un des grands spécialistes de la question :

*"Le géographe est [...] appelé à conserver à l'égard des faits religieux une attitude de pur observateur, ne cherchant pas à étudier le fondement, l'origine ou l'évolution des systèmes religieux et la valeur respective de ceux-ci. Il se borne à noter les répercussions géographiques des faits de religion sur le paysage, il réduit ainsi le point de vue religieux à des éléments extérieurs et physiologiques, laissant délibérément de côté le domaine majeur de la vie intérieure. Les actes religieux ou de piété seront donc envisagés ici comme des facteurs de paysage, au même titre que des agents climatiques ou d'érosion"* (Deffontaines, 1966, p. 17-18).

La génération qui s'affirme dans les années 1950 et 1960 n'a pas les mêmes scrupules. David Sopher (1967) élargit l'approche du religieux en analysant les croyances des fidèles et en appréhendant les églises comme des formes de structuration de la vie sociale. Xavier de Planhol (1958) s'interroge sur le rôle des représentations religieuses dans la géographie de l'islam.

### *La Nouvelle Géographie et les conduites imparfaitement rationnelles*

Les géographes qui ont opté pour la Nouvelle Géographie prennent modèle sur l'économie : comme dans cette discipline, leurs explications reposent sur l'analyse des choix humains ; elles mettent en œuvre la même hypothèse simplificatrice : les décisions sont prises par des êtres rationnels. Pour connaître ce qui se passe dans la tête des gens au moment où ils optent pour telle ou telle conduite, il n'est donc pas nécessaire de mener des enquêtes : il suffit d'analyser la situation à laquelle ils sont confrontés : on en tirera les mêmes conclusions qu'eux. La théorie économique réussit ainsi à s'intéresser aux décisions et à ne pas violer les prescriptions des épistémologies positivistes puis néo-positivistes qui se sont imposées dans les sciences dures et que les sciences sociales imitent. Cela assure son efficacité, mais constitue aussi une sévère limitation.

Le développement de la Nouvelle Géographie conduit vite les chercheurs à explorer de nouvelles dimensions. À la suite de Kenneth Boulding, ils se rendent compte que ce n'est pas le monde qu'ils étudient, mais les images que s'en font les acteurs qu'ils analysent. Kevin Lynch leur enseigne que les choix spatiaux dépendent des cartes mentales que les gens élaborent, et non pas de la connaissance "objective" que donne la consultation de cartes géographiques. Les représentations de l'espace sont imparfaitement rationnelles : seule l'enquête permet de les appréhender. Fait capital : ce résultat ne vaut pas que pour les choix spatiaux. Il est beaucoup plus général : nombreuses sont les personnes qui ne se soucient pas de maximiser leur utilité, leurs revenus ou leur fortune, parce que cela demande du temps, de la réflexion et une dépense d'énergie à laquelle ils se refusent. Dans un univers où l'acquisition de l'information a un coût, beaucoup arrêtent leurs efforts à un niveau qu'ils considèrent comme satisfaisants – ce sont des *satisficers* et non pas des *maximisers* (Wolpert, 1964).

La Nouvelle Géographie ouvre ainsi la porte à l'étude des représentations.

#### *L'expérience vécue de l'espace*

La redécouverte des lieux dans les pays anglophones et l'intérêt nouveau que Frémont (1976) fait naître en France pour l'espace vécu conduisent les géographes à prendre en compte les représentations que les gens se font de l'espace et du territoire. Ce qu'il importe de comprendre, ce n'est pas seulement la présence de ressources exploitables, l'abondance de matériaux de construction, l'existence de sites à l'abri des inondations et autres catastrophes naturelles, et la facilité des communications – tous éléments objectivement mesurables ; c'est aussi et surtout l'atmosphère qui règne en tel ou tel lieu, l'agrément que les gens trouvent à y vivre, les monuments qui y ont été construits et le sentiment d'appartenance que développent les résidents. Les géographes s'attachaient à délimiter des régions en mobilisant des critères objectifs. Ils découvrent qu'il est plus intéressant de s'attacher aux territoires que perçoivent les gens, et qu'ils lèstent d'un poids moral et sentimental qu'ignorait la géographie classique.

#### *Ce qu'apporte l'aménagement*

Dans les années d'après-guerre, la croissance urbaine est rapide en Europe et aux États-Unis : les campagnes se vident d'une main-d'œuvre que la mécanisation de l'agriculture rend inutile. Il faut élargir les aires urbanisées, tracer des rues, mettre en place des transports en commun, édifier d'innombrables logements et créer des services publics. L'automobile a un double effet : elle facilite l'étalement des villes, mais conduit à la congestion de leurs centres.

Les géographes ne peuvent se désintéresser de ces évolutions. Leur formation se diversifie et fait plus de place à la géographie humaine et urbaine. Ils perfectionnent leurs méthodes de terrain. Ils ont désormais des compétences utiles dans l'aménagement : ils sont de plus en plus nombreux à s'orienter vers ce secteur. Ils sont ainsi amenés à collaborer avec des urbanistes et des sociologues : à leur contact, ils apprennent à concevoir la géographie humaine comme résultant du jeu d'acteurs individuels ou collectifs, dont chacun est porteur de représentations.

#### *La géopolitique comme analyse des représentations*

La géographie politique et la géopolitique avaient pratiquement disparu après-guerre en réaction à leur compromission avec le nazisme. Elles ressurgissent dans la seconde moitié des années 1970. En France, le renouveau de la géopolitique doit beaucoup, à Yves Lacoste (1976 ; 1994) : cette discipline repose, pour lui, sur l'analyse des représentations de l'espace et des problèmes stratégiques et politiques que se font les hommes d'Etat, les militaires, les diplomates ou les partis politiques.

Progressivement entre la fin des années 1950 et le début des années 1980, la géographie humaine accorde ainsi une place de plus en plus considérable aux représentations. Le mouvement est général. Il concerne à la fois ceux qui ont toujours cru à l'importance de l'initiative humaine dans le façonnement du monde, ceux qui préféraient s'attacher aux structures et ceux qui croyaient aux ruses de l'histoire. Il ne concerne pas que la géographie ; l'exemple de Maurice Godelier (1984) est symptomatique en ce domaine : il insiste sur le rôle que joue l'idéal dans les sociétés qu'étudient les anthropologues, alors que les marxistes mettaient jusqu'alors un point d'honneur à n'insister que sur les facteurs matériels.

### **3. L'impact de la géographie humaniste**

#### *Phénoménologie et courant humaniste*

Les premiers à théoriser la mutation des pratiques de recherche que connaît alors la géographie s'inspirent de la phénoménologie et de la traduction sociologique qu'en donne alors Peter Berger et T. Luckman (1966). Le premier noyau se forme à Toronto, à la fin des années 1960, autour de Yi-fu Tuan (1971 ; 1976) et d'Edward Relph (1970), puis essaime et s'élargit. Il séduit en particulier des collègues qui refusent, par suite de leurs convictions religieuses, de croire les hommes déterminés par l'environnement ou enfermés dans des structures qui les domineraient ; il s'agit de chrétiens, comme Anne Buttimer (1974), ou de juifs, comme Marvin Samuels. Ils soulignent la portée du petit ouvrage, *L'Homme et la Terre*, qu'Eric Dardel a publié en 1952 et que les géographes français ont ignoré.

Le tabou qui concernait l'étude des représentations disparaît donc aux alentours de 1970 : les géographes d'inspiration humaniste (c'est ainsi que Yi-fu Tuan rebaptise en 1976 le courant initialement inspiré par la phénoménologie) s'attachent aux représentations et aux rêves, et à la place que l'utopie revêt dans leur élaboration.

#### *La dimension sociale des représentations : l'idée d'imaginaire*

Les réserves qu'en France en particulier, les tenants des positions traditionnelles formulent à l'encontre de l'étude des représentations ne résultent pas toutes de leur adhésion au positivisme ou au néo-positivisme logique. Elles ont une raison plus profonde : selon eux,

elles font perdre à la géographie son caractère de discipline sociale, puisque désormais, l'accent est mis sur l'individu, source de toute initiative.

Des vues plus nuancées s'imposent au début des années 1980. Les représentations sont portées par des individus, mais elles ont de toute évidence une dimension sociale. C'est ce qu'apporte l'étude des imaginaires qui s'impose aux alentours de 1980.

On attribue généralement à Frémont un apport essentiel dans l'histoire de la géographie : l'étude de l'espace vécu, que son petit ouvrage, *La Région, espace vécu* (1976), présente et codifie. On ne parle guère de l'originalité des études qu'il consacre à la fin des années 1970 et au début des années 1984 à la bourgeoisie normande (Frémont et al., 1984) : au lieu d'y voir une entité sociale monolithique, professant partout les mêmes vues, il en détaille les composantes et soulignent les idées – l'imaginaire – qui les caractérisent. Bourgeois sont certainement les cadres traditionnels, ancrés dans le folklore et la tradition normandes, et qui constituent l'essentiel des professions libérales ; bourgeois sont aussi les cadres techniques ou commerciaux des entreprises modernes, d'origines géographiques variées. Leurs préoccupations sont plus diverses. Ils font une place plus grande au sport, aux spectacles modernes et ont des horizons géographiques plus larges.

Ce que Frémont enseigne ainsi, c'est à prendre en compte la diversité des imaginaires. Il le fait au moment où les géographes de langue anglaise trouvent des thèmes voisins dans les travaux que des chercheurs anglais, l'historien E. P. Thompson (1968) ou le spécialiste d'histoire littéraire Raymond Williams (1958 ; 1981), ont consacrés aux idéologies élaborées par les classes sociales.

À Grenoble, on mesure ce que l'essor du tourisme implique comme mutation dans les imaginaires de la montagne. On pourrait multiplier les exemples... Dans la mesure où les marxistes ne refusent plus de prendre en compte l'idéal, rien ne s'oppose plus au développement de ces pistes.

#### **4. Le déblocage de la situation : fondements imaginaires du social et causalité utopienne**

Les géographes ne sont pas les seuls à réfléchir au rôle de l'imaginaire et de l'utopie. C'est le cas de sociologues appartenant à une génération où leur formation est encore largement philosophique, et qui, comme Henri Lefebvre ou Cornélius Castoriadis, ont fréquenté des courants non académiques : psychanalyse ou surréalisme. Imprégnés de marxisme, ils acceptent le procès que celui-ci mène du socialisme utopique, mais comprennent le rôle moteur que l'utopie tient dans le devenir social.

1. L'originalité de Castoriadis repose sur l'opposition, qu'il met en évidence, de deux conceptions de l'épistémologie des sciences sociales. La première se focalise sur les déterminations qui expliquent l'enchaînement des phénomènes et se fonde sur une logique des ensembles et de l'identité (la logique du tiers exclu). La seconde (la sienne) part de l'idée que la société ne s'explique pas par un jeu de déterminations, mais qu'elle est, au moins au départ, une création de l'imaginaire collectif.

*"Toute société crée son propre monde, créant précisément les significations qui lui sont spécifiques [...]. Le rôle de ces significations imaginaires sociales est [...] triple. Ce sont elles qui structurent les représentations du monde en général [...]. En second lieu, elles désignent les finalités de l'action, imposent ce qui est à faire et ce*

*qu'il ne faut pas faire [...]. Et, en troisième lieu, [...] elles établissent les types d'affects qui caractérisent une société" (Castoriadis<sup>2</sup>, 2002, p. 146).*

Finie la suspicion que les sciences sociales devaient nourrir à l'égard des représentations ! Celles-ci ne sont pas simplement des rêves individuels. Elles plongent au plus profond de l'inconscient, ce qui leur donne une dimension collective, celle de l'imaginaire. C'est de celui-ci qu'il convient de partir pour comprendre la société.

2. Henri Lefebvre consacre une dizaine d'années, celles où il enseigne à Nanterre, à l'étude de la ville. Il a conscience de la dimension nouvelle que revêt le mouvement d'urbanisation : les villes ont cessé de ne regrouper qu'une faible portion de l'humanité – moins du cinquième dans la plupart des cas jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les conditions techniques et économiques sont telles que tout le monde peut aujourd'hui aspirer à la forme d'existence supérieure qu'assure la vie urbaine – tout le monde a droit à la ville. Nous ne sommes plus au XIX<sup>e</sup> siècle : les mouvements sociaux ne sont plus motivés seulement par la lutte pour assurer à chacun un minimum vital et le salaire qui lui correspond. Ils reposent sur des revendications beaucoup plus larges – sur l'aspiration à une vie meilleure, celle que les villes devraient assurer à tous.

L'imaginaire de la société actuelle n'est plus dicté par les impératifs de survie biologique auxquels beaucoup – les marxistes en particulier – l'ont longtemps réduit. Il est plus divers et devient porteur d'aspirations nouvelles. Henri Lefebvre rompt avec une des attitudes les plus classiques du marxisme : celle qui condamne la pensée utopique sous le prétexte qu'elle est nourrie de chimère. Il le fait en opposant l'utopisme, qu'il condamne, au socialisme utopien au sens d'Engels :

*"Engels en appelle donc au socialisme utopien, c'est-à-dire révolutionnaire, contre l'utopie réformatrice et réactionnaire. Celle-ci, plus 'utopique' encore que l'autre, dissimule la problématique au lieu de l'amener au jour" (Lefebvre, 1973/2000, p. 84).*

C'est donc à une révision épistémologique de l'approche des sciences sociales qu'il invite.

## **5. La perspective plus générale de l'épistémologie: les formes de causalité mises en œuvre dans l'explication géographique**

C'est dans ce contexte que se pose aujourd'hui le problème de la causalité en géographie. "Le présupposé général des liens de causalité est l'existence d'un temps linéaire (la cause précède l'effet) et d'un espace continu (c'est par action directe sur les éléments présents au lieu où s'observe le phénomène qu'intervient la force ou le facteur considéré(e))" [Claval, 2003d, p. 36]). "Mais des rapports plus ténus, plus subtils, existent souvent entre les phénomènes examinés : ils ne s'expliquent pas les uns par les autres. On dit qu'il existe entre eux des jeux de correspondance, des liens, une certaine harmonie" (*ibidem*, p. 37).

Comme les spécialistes des sciences 'dures' qu'ils prennent pour modèles, les

---

<sup>2</sup> Cornéliu Castoriadis, 2002, "Entrevista", in *As encruzilhadas do labirinto IV: a ascensão da insignificância*, Rio de Janeiro, Paz e Terra, p. 95-118.

géographes s'intéressent aux liens de *causalité linéaire*, mais ne peuvent rester indifférents aux relations moins massives, moins directes dans lesquelles un facteur donné ne produit pas automatiquement les mêmes effets. Ils sont donc amenés à prendre en compte les différentes formes de causalité : celles qu'examinaient Aristote (*cause matérielle, cause formelle, cause motrice et cause finale*), la physique mécaniste du XVII<sup>e</sup> siècle (les choses ne sont plus mues par un mouvement intérieur ; elles reçoivent leur impulsion de l'extérieur – c'est la *causalité mécaniste*) et les naturalistes (tout organisme est un homéostat ; les organismes sont dotés d'une dynamique qui les pousse à se différencier, alors que le milieu les sélectionne – c'est la *causalité homéostatique*). La causalité prend également une forme *probabiliste* : si A se produit, B se produira aussi dans 20, 50 ou 80% des cas.

Parallèlement à ces emprunts aux sciences physiques et naturelles, les sciences sociales élaborent des modèles propres de causalité. Certaines acceptent en l'adaptant le modèle des sciences physiques et naturelles : les *économistes* croient au jeu de la *causalité mécanique* (ce qui les rapproche de la physique) dans un univers peuplé d'*êtres rationnels* (que l'on peut donc traiter comme des atomes dont les réactions sont prévisibles). D'autres spécialistes situent les sciences de l'homme en marge de celles de la nature : Hegel parle des ruses de la Raison ; il partage avec Marx le recours à la *dialectique* où deux facteurs sont en interaction, et où, de leurs rapports conflictuels, résulte une transformation puis une fusion dans une nouvelle réalité synthétique.

L'*historicisme* propose une autre solution : pour lui, le problème n'est pas d'expliquer mécaniquement une réalité construite par des êtres pensants, mais de *comprendre* comment ils agissent et réagissent. Le *type-idéal* de Max Weber combine explication et compréhension.

La mise en évidence de la permanence de *structures* invite à explorer de nouvelles formes de mécanismes. On les trouve dans les jeux de rétroaction, que l'analyse systémique pousse à l'extrême : dans la *causalité systémique*, ce qui détermine le présent, c'est le passé très proche de l'information réinjectée aux entrées de l'ensemble pour en régularisée le fonctionnement.

Les épistémologies postmodernes considèrent enfin que la manière dont les gens se projettent dans le futur explique en bonne partie leur comportement présent. C'est ce qui caractérise le tournant culturel de la discipline : elle s'intéresse désormais à la *causalité utopienne*, celle qui tire son inspiration des imaginaires et des utopies dont les hommes sont porteurs.

## **6. Le tournant culturel, ou l'accent mis sur la causalité utopienne**

Le tournant culturel que la géographie a connu depuis le début des années 1970 repose en effet sur la prise en compte d'un type de causalité jusque-là négligé : à la *causalité linéaire* – et à toutes ses variantes – sur lesquelles reposait la *géographie classique* (B résulte de A, qui lui est antérieur) et à la *causalité systémique* que prenait en compte la *Nouvelle Géographie* (B résulte de A par un jeu presque simultané de rétroaction), elle ajoute la *causalité utopienne* (B résulte de A, l'image du futur que se construisent les décideurs).

Le futur a ceci de particulier qu'il n'existe que dans la tête des gens, dans les discours qu'ils tiennent et dans les images qu'ils élaborent. Il n'a pas d'existence objective. Ses formes naissent d'une projection vers l'avenir. Celle-ci revêt deux aspects : 1- les femmes et les hommes regardent ce qui se fait autour d'eux et se nourrissent de l'exemple de celles et ceux qui ont réussi ; ne pourraient-elles (ils) pas jouir de ce dont certains bénéficient

déjà ? Ils ou elles se bâtissent ainsi des horizons d'attente. 2- Ils ou elles échappent au présent et rêvent le futur à travers l'image qu'ils se font de l'au-delà qui leur fait espérer un monde meilleur.

Le futur qu'analyse la *causalité utopienne* résulte ainsi d'un *bricolage* où se mêlent respect des *normes éthiques* et *anticipation de jouissances ou d'épreuves à venir*.

## Bibliographie

1. Berger, P., Luckman, T., 1966, *The Social Construction of Reality*; rééd. Harmondsworth, Penguin Books, 1971.
2. Boulding, K., 1955, *The Image. Knowledge and Life in Society*, Ann Arbor, University of Michigan Press.
3. Brunhes, J., 1910, *La Géographie humaine. Essai de classification positive*, Paris, Alcan, 3 vol. Ed. abrégée, Paris, PUF, 1947.
4. Buttimer, A., 1974, *Values in Geography*, Washington, Association of American Geographers.
5. Buttimer, A., 1976, "Grasping the dynamism of life-world", *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 66, p. 277-292.
6. Castoriadis, C., 1975, *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil.
7. Castoriadis, C., 2002, "Entrevista", in *As encruzilhadas do labirinto IV: a ascensão da insignificância*, Rio de Janeiro, Paz e Terra, p. 95-118.
8. Claval, P., 2001, *Epistémologie de la géographie*, Paris, Nathan.
9. Claval, P., 2003, *La Causalité en géographie*, Paris, L'Harmattan.
10. Claval, P., 2016, *Epistémologie de la géographie*, Paris, A. Colin (sous presse).
11. Dardel, E., 1952, *L'Homme et la terre*, Paris, PUF; cité d'après rééd. CTHS, 1990.
12. Deffontaines, P., 1948, *Géographie et religions*, Paris, Gallimard.
13. Deffontaines, P., 1966, "Le phénomène humain et ses conséquences géographiques", *Géographie générale*, Encyclopédie de la Pleïade, p. 881-887.
14. Dilthey, W., 1883, *Einleitung in den Geisteswissenschaften*; trad. am., *Introduction to the Human Sciences*, Detroit, Wayne State University Press, 1988.
15. Frémont, A., 1976, *La Région, espace vécu*, Paris, PUF; rééd. Champs/Flammarion, 1999.
16. Frémont, A., J. Chevalier, R. Hérim et J. Renard, 1984, *Géographie sociale*, Paris, Masson.
17. Godelier, M., 1984, *L'Idéal et le matériel. Pensée, Economies, Sociétés*, Paris, Fayard.
18. Lacoste, Y., 1993, "Préambule", in : Lacoste, Yves (dir.), *Dictionnaire de la Géopolitique*, Paris, Flammarion, p. 1-35.
19. Lefebvre, H., 1968, *Le Droit à la ville*, Paris, Anthropos.
20. Lefebvre, H., 1974, *La Production d'espace*, Paris, Anthropos.
21. Lynch, K., 1959, *The Image of the City*, Cambridge, Mass., The MIT Press.
22. Mach, E., 1908, *La Connaissance et l'erreur*, Paris, Flammarion ; éd. or. allemande, *Erkenntnis und Irrtum*, Leipzig, Barth, 1905.
23. Relph, E., 1970, "An enquiry into the relations between phenomenology and geography", *Canadian Geographer*, vol. 14, p. 193-201.
24. Sopher, D., 1967, *Geography of Religions*, Englewood Cliffs, Prentice Hall.
25. Thompson, E. P., 1968, *The Making of the English Working Class*, Londres, Penguin Books.
26. Tuan, Yi-fu, 1971, "Geography, phenomenology and the study of human nature", *Canadian Geographer*, vol. 15, p. 181-192.
27. Tuan, Yi-fu, 1976, "Humanistic Geography", *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 66, p. 266-276.
28. Williams, R., 1958, *Culture and Society*, Londres, Chatto and Windus.
29. Williams, R., 1981, *Culture*, Londres, Fontana.
30. Wolpert, J., 1964, "The Decision Process in a Spatial Context", *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 54, 1964, p. 537-558.